

LA DÉTRESSE ET L'ENCHANTEMENT

Par JANICK BELLEAU

La détresse et l'enchantement de Gabrielle Roy, Editions du Boréal Express, 1984

Ma propre détresse provient du fait que je ne sais trop sous quel angle aborder la dernière oeuvre de Gabrielle Roy. Une autobiographie, en fait, dans laquelle elle raconte à coeur ouvert sa vie au Manitoba: sa famille, sa mère surtout, ses années d'institutrice; une carrière au théâtre volontairement avortée; sa passion de la nature; son séjour d'une durée de deux ans en Europe: son premier amour, sa venue progressive à l'écriture liée à la découverte de son identité propre. Que puis-je dire que Gabrielle Roy n'ait déjà si bien exprimé dans *La détresse et l'enchantement*?; si ce n'est, en somme, que de parcourir avec elle, le long et torturant chemin qui la conduisit à la révélation de son identité de francophone et d'écrivaine:

"Pour moi qui avais parfois pensé que j'aurais intérêt à écrire en anglais, (...) tout à coup il n'y avait plus d'hésitation possible: les mots qui me venaient (...) au bout de ma plume, étaient de ma lignée, de ma solidarité ancestrale (...) Je ne m'étonnais pas d'ailleurs que ce fût en Angleterre (...) que je naissais (...) à mon identité propre que jamais plus je ne remettrais en question" (p. 392).

Je ne sais trop pourquoi mais, j'ai le sentiment que ce n'est pas le fruit du hasard si l'oeuvre de Roy est composée à 70% de ses souvenirs manitobains. Cette "désertion" de son "pauvre peuple dépossédé" juxtaposée au désir de lui "faire honneur" la poursuivit-elle toute sa vie?

"Notre petite ville française et catholique ne nous élevait pas au prix de tant de sacrifices, d'abnégation et de rigueur, pour nous laisser partir sans y mettre d'obstacles (...) Tout départ, étant donné notre petit nombre, était ressenti comme une désertion, un abandon de la cause." (p. 211).

Et pourtant, la romancière tentera "l'impossible pour leur "faire honneur" comme on disait alors dans notre petit monde de l'un de nous dont le succès pouvait rejaillir sur tous". (p. 241).

Quand Gabrielle Roy a quitté, à l'âge de 28 ans, sa "petite ville des plaines de l'Ouest canadien", elle dirigea vers la France et l'Angleterre son appel au secours. "J'aspirais à une patrie, et ne savais où elle était" (p. 141). Quelle détresse dut être la sienne! Quitter un St-Boniface natal pour sillonner, en 1937, l'Europe... à la recherche de son identité!

"J'étais possédée par la folie de m'arracher du sol (...) Peut-être au fond pour me soumettre à un essai, découvrir si j'étais apte à devenir quelqu'un, quelque chose, n'ayant là-dessus qu'une idée bien confuse, pas même assurée au reste d'avoir du talent" (p. 198).

Roy n'a certes pas choisi la voie la plus facile pour "faire honneur" aux siens, nonobstant les propos acidulés de ses détracteurs. Très tôt, elle réalisa qu'elle était "d'une espèce destinée à être traitée en inférieure" (p. 11). La résolution donc de venger les siens, sa mère surtout, elle la prit très jeune: "A quinze ans, j'étais une petite vieille toujours fourrée dans mes livres"; peut-être parce qu'elle avait compris que pour venger sa mère, elle devrait "travailler doublement, être la première toujours, en français, en anglais, dans toutes les matières, gagner les médailles, les prix, ne cesser de lui apporter des trophées" (p. 33).

Quelques années plus tard à son entrée à l'École normale de Winnipeg, le directeur lui confirmera que les "minorités ont ceci de tragique, elles doivent être supérieures... ou disparaître" (p. 85). Il parlait certainement en connaissance de cause, étant lui-même originaire de l'Ecosse, pays encore déchiré par des conflits linguistiques.

Est-ce le souvenir des ces sages paroles qui la poussa à devenir cette institutrice consciencieuse dans la région de la Petite-Poule-d'Eau et à enseigner à ses élèves "quelques matières en anglais" bien que le "Department of Education, situé pour ainsi dire dans une autre planète", ne l'aurait jamais su si elle avait transgressé la loi?

Avait-elle souffert de ces "extrémistes" qui préconisaient le "refus d'apprendre l'anglais nous acculant à un isolement tragique ou, tôt ou tard, à nous expatrier" (p. 85).

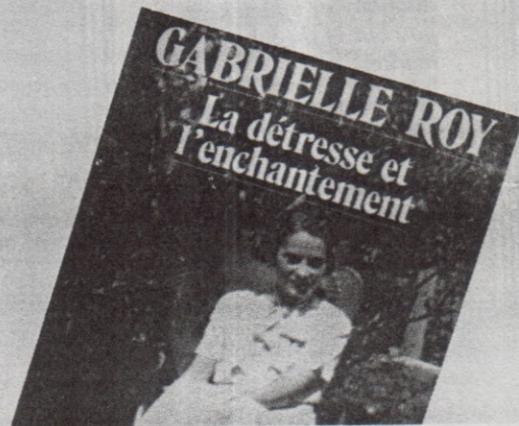
Je savoure encore cette anecdote relative à une religieuse enseignante qui, un jour, l'exorta lors de la visite imminente d'un inspecteur anglais, d'un "Sauve la classe, Gabrielle". Faut-il rappeler que Roy a fait ses études à l'épo-

que de la promulgation de cette loi inique qui interdisait l'enseignement de la langue française (et toute autre langue d'ailleurs, autre que l'anglais) dans les écoles, à compter de 1916? La réplique de la jeune Franco-Manitobaine nous renseigne éloquentement sur la mission qu'elle s'était donnée: "Je savais déjà la classe en français (...) Je trouvais que c'était beaucoup de la sauver aussi en anglais" (p. 73). En effet!

Et pourtant, Gabrielle Roy "née en quelque sorte pour servir la Société des Nations" a montré à quel point elle a chéri ceux et celles qu'elle a déserté-e-s. L'écriture fut-elle le moyen privilégié pour manifester sa loyauté envers les siens? Quand on se souvient des distinctions qu'elle a récoltées au cours de sa vie d'auteure, pour ne mentionner que le Prix Femina 1947 et trois Prix du Gouverneur-Général du Canada, il semble bien que la petite Franco-Manitobaine ait tenu la promesse faite à sa mère jadis. Je ne suppose pas que Roy ait, par sa seule écriture, empêché le Manitoba français de sombrer dans l'oubli mais, elle a certainement contribué à le mettre sur la carte si l'on tient compte du fait que des 14 livres écrits, 12 ont été traduits en anglais.

Malgré son amour de la "province-mère", elle n'a pas été tendre envers le Québec qui, lui-même, ne l'est guère pour ses compatriotes du Canada français:

"J'ai beaucoup souffert de cette distance que les Québécois mettaient alors et mettent encore entre eux et leurs frères du Canada (...) Je sens quelquefois à travers l'estime dont on m'entoure (...) comme un regret que l'auteur aimé d'un bon nombre ne soit pas né au Québec. Et peut-être aussi parfois comme un obscur ressentiment ou grief — comme l'appeler autrement? — chez certains du moins que, solidaire comme je le suis du Québec, ce ne soit pas à l'exclusion du reste du pays canadien où nous avons, comme peuple, souffert, erré, mais aussi un peu partout laissé notre marque". (p. 140-1)



On pourrait croire sûrement que tant d'infortunes eussent pu/su développer un sentiment de solidarité avec les francophones du Canada. Eh non ! Et c'est bien "le plus triste de notre histoire (...) que tant de malheurs ne nous aient pas encoure unis". (p. 29)

Les racines de Mad. Roy qui étaient résolument françaises, trahissent néanmoins l'influence d'une mer anglophone dans laquelle se débat un "petit clos ferment" de culture française. Je fais allusion ici à la liberté que prend l'auteure de parsemer *La détresse et l'enchantement* de mots anglais qui certainement ont leur équivalent dans la langue française : Department of Education, fog, breakfast, bay-window, dusting, chit-chat, cup of tea et j'en passe. Je ne cacherai pas que cette profusion de mots anglais ne m'ait initialement ennuyée. Mais, ayant réfléchi à la question, il faut bien convenir que seule une personne maîtrisant la langue française, comme Gabrielle Roy la maîtrisait, peut se permettre des mots à résonance... exotique. ▽

(Original d'un article dont quelques extraits ont paru dans le journal LA LIBERTÉ en décembre 1984.)

OPENING DOORS to EMPLOYMENT

E-Quality Employment is a free self-help service available to job seekers who have physical disabilities. We cannot give you a job, but we can give you the know-how to find one on your own.

Don't let a physical disability or injury keep you out of the job market!

Call E-Quality
Employment at 772-9551
(TTY/TDD), or write us
at: Bay 7 - 794 Sargent
Avenue, Winnipeg, MB
R3E 0B7

THE WORK OF A COMMON WOMAN

Reviewed by HEIDI MUENCH

The Work Of A Common Woman by Judy Grahn; The Crossing Press, Trumansburg, New York, 14886, \$6.95.

"The necessity of poetry has to be stated over and over, but only to those who have reason to fear its power, or those who still believe that language is 'only words' and that old language is good enough for our descriptions of the world we are trying to transform."

—Adrienne Rich

For Rich, the importance of Grahn's poetry lies in the transforming power of the anger, violence, grief and compassion its expresses: emotions Grahn uses to explode patriarchal teachings regarding the nature of female reality. Grahn's poems are rooted in her life, not in theory, not in anything acquired or imposed. The poetry is political because, as a lesbian feminist, Grahn rejects outright the conventions and images of a society that both she and Rich charge with actively denying, distorting and destructively punishing lesbian experience. In speaking of the independent women's presses she and her lover, Wendy Cadden, became involved with in the late sixties, Grahn maintains that "They have made it possible to speak the unspeakable, to reveal what has had to be hidden, to redefine the experiences of women and the connections between us." This is also what Grahn's poetry makes possible.

The Work Of A Common Woman is a collection that spans over a decade of Grahn's writing, from 1964 to 1977. It contains four previously published works and one previously unpublished and unfinished series of confrontational love poems. Each of the sections is introduced by Grahn. These prefaces, in which Grahn speaks of what fed the poetry and of the reactions it has elicited, form a chronicle of inter-connectedness that renounces conventional distinctions between public and private life, and between writer and audience. In one preface, Grahn explains her former need to hide her work: "my subject was women in general, and lesbians in particular. Such notes could be, and sometimes were seized by government authorities and used against other people, as happened to me in the Air Force." In another, she suggests the poems be

read "while someone else hums a waltz". Grahn also discusses the effect of the work on her own life and comments that "It is odd to think that what we make leads us, rather than the other way around." The prefaces contain no posing, no mystifications, and no reader-limiting interpretations. They are annotated invitations to enter the work whole-heartedly.

That Grahn writes from a lesbian perspective is important to an understanding of her politics, but this perspective in no way limits the applicability of her work. In *The Psychoanalysis of Edward the Dyke*, the socialisation Edward undergoes at the hands of Dr. Knox is a process familiar to most women. The doctor's insistence on restructuring Edward's physique to fit current beauty standards ("This year the normal cup size is 56 inches. And waist 12 and ½.") and his confidence that even Edward's awkward height (6 feet 4 inches) can be normalised by "extracting approximately 8 inches from each leg, including the knee cap... standing a lot doesn't bother you does it my dear?" is only an extreme example of still active and acted upon woman-deforming attitudes. Her cure, accomplished with the use of electric shocks, results in Edward tonguing a lollipop and responding with "Yes sir yes sir," a phrase appropriate to her now domesticated nature. The majority of us, dyke or not, have mouthed the same or similarly lethal words.

In *A Woman Is Talking To Death*, the speaker, witness to a bizarre suicide/accident, confronts her own social and legal invisibility:

*how clear, an unemployed queer
woman
makes no witness at all
nobody at all was there for
those two questions: what does
she do, and who is she married to?*

That her existence must be legalised by some function or by some man's acquisition of her is typical of a social system that values only conventional, safe lives. This poem bears witness to oppression that includes the mundane, the individual, the societal and the institutional. One of the more chilling examples is a World War II episode in which a total of 150 men, because no order to quit the exercise is given, drown by driving one faulty amphibian tank after another into the sea. In another passage, the speaker admits, under mock interrogation, that "Yes I have committed acts of indecency with women and most of them were acts of omission. I regret